

LE BULLETIN

DES

RECHERCHES HISTORIQUES

VOL. XLIII

LEVIS, FEVRIER 1937

No 2

LE THÉÂTRE DU MARCHÉ À FOIN, À QUÉBEC

Le nom populaire de ce théâtre a fait croire à plusieurs qu'il était dans le Marché public ou la Halle qui s'élevait autrefois entre la cathédrale et le collège des Jésuites. Le théâtre du Marché à foin se trouvait dans la maison qui faisait le coin des rues Sainte-Anne et des Jardins, sur le site actuel de l'hôtel Clarendon. Le peuple lui donna le nom de Théâtre du Marché à foin tout simplement parce que ce marché était à proximité.

C'est en 1790 que ce théâtre fut ouvert. Il était au second étage de l'édifice; l'étage de la rue était occupé par une salle de billard et une buvette.

La *Gazette de Québec*, l'unique journal du temps, ne dit pas un mot de l'ouverture du théâtre en question. Nous savons que Mgr Plessis, qui n'était pas encore curé de Québec mais avait la confiance de son évêque, fit tout ce qu'il put pour empêcher l'ouverture de ce théâtre. Il lui semblait que les promoteurs de cette entreprise théâtrale n'offraient pas toutes les garanties désirables au point de vue morale. Mgr Plessis avait raison de croire qu'on jouerait à Québec certaines pièces du théâtre français plus ou moins acceptables.

Le 20 janvier 1791, un correspondant de la *Gazette de Québec* écrivait:

"On ne s'était pas imaginé, que l'on se recrierait contre un amusement décent et honnête que quelques jeunes Messieurs Canadiens de cette ville ont bien voulu procurer au pu-

blic en représentant quelques pièces de théâtre; car il faut convenir que loin d'être contraire aux bonnes moeurs, la plupart des comédies contiennent des leçons très utiles. On voudrait persuader que le théâtre est dangereux pour la jeunesse qui le fréquente; mais cela n'est point du tout vraisemblable; au contraire, un peu de réflexion nous convaincra que les acteurs et les spectateurs mêmes pourraient employer le tems qu'ils donnent à ces spectacles dans des amusements beaucoup moins décens, beaucoup plus préjudiciables aux bonnes moeurs, à leurs intérêts, à leur santé et à l'édification du prochain."

Ce correspondant anonyme de la *Gazette de Québec* ne répondait-il pas ici à des craintes, peut-être à des critiques exprimées par Mgr Plessis ?

En tout cas, la première pièce jouée au théâtre de la rue des Jardins fut le *Barbier de Séville* de Beaumarchais. Elle fut jouée le 2 mars 1791, et, le 10 du même mois, la *Gazette de Québec* disait :

"Mercredi le 2 de ce mois, les Messieurs Canadiens qui ont cet hiver, si généreusement contribué au divertissement du public, ont conclu leurs représentations théâtrales par la comédie du *Barbier de Séville*. Ils ont été honorés cette soirée là de la présence du Général Clarke et d'une nombreuse et brillante assemblée de dames et messieurs tant anglais que canadiens. Il est à propos de considérer que les efforts de ces jeunes Messieurs ne sont que l'effet de la simple nature, le résultat de leurs propres idées des caractères et des choses, ayant été privés du secours de l'exemple et de la connaissance préalable des artifices du théâtre. Si on ajoute à ceci la médiocrité de leur garde-robe, l'insuffisance de leurs décorations et la petitesse du théâtre ce ne fera que de leur rendre la justice qui leur est due de dire qu'ils ont exécuté leurs divers rôles avec beaucoup de grâce, de goût et d'élégance. Comme ils ont bien voulu donner gratis cet amusement au public nous ne pouvons faire moins de sa part que de leur témoigner cette faible reconnaissance."

M. Aubert de Gaspé, dans ses *Mémoires*, fait allusion à cette représentation, lorsqu'il parle de l'enthousiasme de l'honorable M. de Salaberry, en entendant le jeune acteur Ménard dans le *Barbier de Séville*. M. de Salaberry arrivait

de Paris où il avait vu le *Barbier de Séville* joué par des acteurs de profession. Il se rendit au théâtre québécois avec répugnance. Le jeu du jeune acteur fut pour lui toute une révélation et au beau milieu de la représentation, emporté par l'enthousiasme, il se leva et cria à Ménard — Bravo, Figaro, on ne fait pas mieux à Paris.

Le 17 mai 1791, la *Gazette de Québec* revenait à la charge sur la représentation du 2 mars 1791 :

“L'on a déjà remarqué que les jeunes Messieurs qui avaient si généreusement procuré à cette ville l'agrément de quelques représentations dramatiques avaient mérité les plus grands applaudissements; ils les ont fait renaitre avec éclat samedi, 26 février en donnant avec le *Malade imaginaire*, le *Barbier de Séville*, et encore en redonnant ce dernier, le 2me du présent. Ils s'y sont supérieurement distingués, et au point qu'on les a priés d'avoir la complaisance de recommencer un acte entier. Il est vraiment étonnant qu'ils ayent joué avec autant de perfection cette pièce qui semble exiger, pour réussir, tout l'art et l'expérience d'acteurs de profession. S. Ex. le général Clark a voulu honorer le spectacle de sa présence, et a paru très satisfait. Ce brillant succès fait le plus grand honneur aux talents de ces jeunes Messieurs. On peut juger que quand il les dirigeront vers des objets, non plus agréables et plus décens, mais d'une nature plus sérieuse, ce pays n'aura point à se plaindre qu'il manque de citoyens propres à remplir avec capacité tout ce que leur patrie pourra exiger d'eux.”

Le duc de Kent avait contribué de ses deniers à la restauration de la salle de théâtre puisque le 16 février 1792, la *Gazette de Québec* publiait la note suivante :

“Notre capitale se trouvant enfin décorée d'une salle de spectacles par les soins généreux de S. A. R. Monseigneur le Prince Edouard, l'ouverture en sera faite samedi prochain, 18me, par les jeunes messieurs canadiens de la Société Dramatique, qui donneront les comédies d'*Arlequin sauvage* et la *Comtesse d'Escarbagnat*.”

Dans la *Gazette de Québec* du 1er mars 1792, nous lisons :

“La comédie de la *Merveille* et la *Satire Dramatique* de Lethe, seront représentées mardi le 6 présent. Les étiquettes

seront prêts à être livrées chez le major Watson tous les matins cette semaine entre onze et deux heures.”

L'édition anglaise de la *Quebec Gazette* publiait l'avertissement suivant, le 29 mars 1792 :

“The Gentlemen who have undertaken the management of the Theatrical subscriptions' beg leave to inform the Subscribers that having called in all the bids for work and Materials, they find the expences already incurred amount to £. 20. — more than the subscription they therefore propose to those subscribers who chuse it to add one Dollar to the subscription for which another play will be given. — The Clothes Scenes, and Carpenters wrought materials, which formed the great part of the expence, will be taken particular care of that present subscribers may the next Winter have the benefit of them. —

“Those Gentlemen who chuse to make this addition to the subscription are desired to send for their Tickets at major Waston's on Friday and Saturday next as it will be necessary in the beginning of the next week to fill up the subscription, should any of the present subscribers decline this proposal. — Those Gentlemen who have got their Tickets will please to send them in or their assent to this addition.”

John Lambert, qui visita Québec en 1808, écrit qu'il y avait alors un théâtre dans la capitale mais que les acteurs étaient des amateurs qui ne valaient rien. Les rôles de femmes étaient dit-il, tenus par de jeunes garçons. La seule actrice de profession qui résidait alors à Québec était une duègne que les auditeurs canadiens ne voulaient plus applaudir. Ce théâtre qui impressionna si peu le voyageur anglais ne peut être autre que le Théâtre du Marché à foin.

De 1814 à 1816, le Théâtre du Marché à foin fut fermé. On installa dans cette salle la Quebec Free School. Les représentations théâtrales reprirent à l'automne de 1816. Dans le *Quebec Mercury* du 18 août 1818, nous trouvons une lettre de Subscriber peu tendre pour l'unique théâtre de la capitale. “Je conçois, dit-il, que ce serait un libellé de donner le nom de théâtre à la boîte en ruine où joue actuellement la Compagnie de comédie et de tragédie qui doit rester quelques mois parmi nous”.

Dans le *Quebec Mercury* du 18 août 1818, nous trouvons la lettre suivante datée du 14 août et adressée à M. Cary, propriétaire de ce journal :

“It is a matter of astonishment to strangers, and (as a body might say) a matter of surprise to those who *are not strangers*, that the capital of Lower-Canada, a City so populous and wealthy, does not contain one single place of public amusement: — not even a Theatre: for I conceive it would be a libel to give that name to the wretched hole now used by the Company of Comedy and Tragedy folks who have deigned to dwell a few month amongst us.

Now Mr. Editor, I am of opinion, that a few of our independent men should apply for a spot of ground, in a convenient situation, where-on they would erect a Theatre, at once a credit to the profession and an ornament to the town. It is no wonder that in such a House as we now have we so seldom see performers of talents — and much less is it to be wondered at that seldom a Lady visits the performances — If you think the above observations correct, and that giving it a corner in your next would lead to the object desired — it will be read with pleasure by a

Subscriber.”

En 1825, on cessa de donner des représentations dans le théâtre du coin des rues des Jardins et Ste-Anne. Les Méthodistes (Primitive Methodists) louèrent alors cette salle pour y tenir leurs réunions. Mais dès 1829 les Méthodistes se transportèrent ailleurs et la salle fut fermée pour quelques mois.

De 1830 à 1831, le théâtre porta le nom de Masonic Hall probablement parce que les francs-maçons y tenaient leurs réunions.

Au mois de mai 1831, M. Gale prenait la direction du Masonic Hall. Il fit de grandes réparations à la salle de spectacles.

Le 14 mai 1831, le *Quebec Mercury* disait :

“We have received a notice inviting the friends of the Drama to attend a meeting, to be held at the new Masonic Hall in the Hay Market on Monday next, at four o'clock, when a plan will be submitted for restoring that building to its former uses of a *theatre*. As the entrance has been much improved

and the building has undergone a thorough repair, it is calculated that this may be done at a moderate expense, and it will, by proper arrangement form a theatre sufficiently large for the accomodation of the present population of Quebec, and far better adapted for the performance of the legitimate Drama than the more capcaious building now used as a Circus, for which it is indeed very well adapted but having built for equestrian performances the stage is at an inconvenient distance from the audience, and there are many inconveniencies which would be remedied in a theatre expressly constructed for stage acting. The proposer of this plan is Mr. Gale, who if he meets with the encouragement, we trust, he may confidently expect will immediately make arrangements for bringing from the United States a small but effective company of Comedians, who, with the occasional visits of *Stars* may serve to keep alive the taste for dramatic amusements, and wil a the same time give the public a building which may be advantageously employed for concerts, scientific lectures, and other similar purposes."

L'ouverture officielle de la salle restaurée eut lieu le 25 juillet 1831. Le docteur J. C. Fisher, le renommé auteur de l'inscription du Monument Wolfe et Montcalm, avait composé pour la circonstance une pièce de vers qui fut lue ou déclamée par un des acteurs au cours de la représentation :

Land of our Sires! where now the spirit's strong,
To know the right, and remedy the wrong —
Where every voice re-echoes just Reform,
And old abuses crouch before the storm —
While Patriots there enact a loftier part,
To rouse the intellect, and mend the heart,
We too have caught the spirit of the age —
Behold! how well we have *reformed* our stage!

As — at a table, whose extended size
Compels the distant guest to strain his eyes,
And ope his ears, to catch the playful hits,
The mirth that flashes where the Chairman sits —
The liberal host curtails the useless length,
Collects around him his remaining strength,

Till each pleas'd guest enjoys, without control,
"The feast of reason, and the flow of soul."
To such high praise our newborn scene pretends
We seek in please and entertain our friends.

Friends to the Drama, patrons of the Stage,
The polished mirror that reflects the age —
This night with pride we dedicate anew
Our modest fabric to the *muse* and *you!*
Once more the classic fane is set apart
To guiltless pleasure, and theatric art —
Here shall our friends the lawful Drama know,
Reason and *sense* oppos'd to empty *show*.
'Tis true, no Covent Garden strikes your eyes,
Nor pompous Drury to excite surprise —
All here is plain — and yet around we trace
Each fair proportion of theatric space.
For rank and fashion, for our Belles and Beaux,
Here may the Critic and the Censor sit,
Of olden time, the monarchs of the *pit*
Above, the *galleries* dispense their laws,
And nerve the actor with well tim'd applause.
Pit, box, gallery, and green-room too —
See what our skillful Architect can do!
E'en here may yet be raised some glorious name,
And future Keans and Kembles climb to fame.

In this first City on *calbotia's strand*,
Where Peace and Liberty walk hand in hand —
Where spreading Commerce aids each gen'rous art,
Exults the basom, and expands the heart —
Ne'er be it said, that *Shakespeare* ceased to reign,
That *congreve's* wit, and *earquhar's* point were vain—
Or e'en that *Colman*, in our later days,
The laugh with *Reynolds* could no longer raise!
Whether in Comic guise the Muse appears
Charm with her smile, or melts you with her tears,
'Tis *yours*, her terrors kindly to dispel,
And aid our best exertions to excel.

Once on the bosom of the gentle tide,
Your friendly hands our timid course shall guide —
Crown our first voyage with a favoring breeze,
And, bolder grown, we'll tempt the dangerous seas!
Launched is our barque — unturl'd is every sail,
'Tis *your* applause must make the prosperous gale !

Le *Canadien* du 3 août 1831 disait :

“L'ancien Théâtre, près du marché à foin, a été remis depuis quelques jours à sa première destination, sous la direction de M. Gale, qui n'épargne aucun effort pour mériter l'encouragement public. Plusieurs talents dramatiques ont déjà paru sur ce théâtre, et le directeur se propose, dans le cours de l'été, d'engager tous les acteurs distingués qu'il pourra se procurer. Déjà Mr Brown a rempli un engagement, et en a contracté un second, et Mr Sefton, du Théâtre Royal de Manchester et de celui de Liverpool, va paraître ce soir, pour la première fois, dans le rôle comique de Crack, dans la pièce appelée *“The Turnpike Gate”*.”

A la fin de 1831, le théâtre perdit son nom de Masonic Hall pour prendre celui de Théâtre Royal. Le théâtre de la rue Saint-Stanislas portait également le nom de Royal Circus ou de Théâtre Royal. Pour les distinguer on appela celui de la rue Sainte-Anne le Théâtre Royal du Marché à foin.

De 1833 à 1835, le Théâtre Royal fut transformé en salle d'encan. L'encanteur était M. Cole.

En novembre 1835, la salle d'encan Cole devint le Provincial Gymnasium. Le propriétaire était M. Hartwell. La séance d'inauguration eut lieu le 3 novembre 1835, sous le patronage du gouverneur Gosford.

Le *Quebec Mercury* du 1er décembre 1835 publiait l'annonce suivante :

“*Under the patronage of His Excellency Lord Gosford.*

“*Provincial Gymnasium.* This Establishment will open on Monday, the 23^r instant, in the large room (late Cole's Auction Mart,) opposite to the English Cathedral.

“Books will be open, and subscriptions received, at the Book Store of Neilson & Cowan, Lower Town, and at the Quebec Library, Upper Town.

“Dr Hartnell will be happy to give any further information on application to him at the Mansion House, and at the Gymnasium, on Tuesdays, Thursdays, and Saturdays.

Quebec, 16th November, 1835.”

Encore le 19 juillet 1836, le *Quebec Mercury* publiait une annonce au sujet du théâtre :

“The splendid collection of Painting which has been exhibiting for the last few days at the old Theatre, opposite, the English Cathedral, will be offered for Sale by Auction, by Mr Cole on Thursday, next at the Rooms where the Paintings are now on show.”

Le 9 août 1836, annonce du *Quebec Mercury* :

“Will be opened on Friday evening, 12th instant, at the Old Theatre (late Mr Cole Auction Mart, opposite the English Church), which is realtered and fitted up at a great expense for the reception of Ladies and Families. Sinclair’s original grand Peristrepthic or Moving Panorama of the great Battle of Waterloo, St. Helena, and the Funeral Procession of the great Napoleon, in twelve different views. The citizens of Quebec and its vicinity, are respectfully informed that the above has been brought here at a great expense; it has been exhibited in the principal cities of England, Ireland, Scotland, and in th United States, and lastly, from Montreal, where it was visited by many thousands, while it was open in Spring Gardens London, it was visited by the Duke of Wellington, and during its exhibition in New Orleans the winter before the last, it was visited by Doctor Antommarchi, Napoleon’s favourite Physician, who attended him before and at his death on St. Helena. The movements are accompanied by appropriate music, and a description of each view as it approaches. For particulars see hand bills, it will be open for a few evenings, commencing each evening at 8 o’clock. Doors open half an hour previous. — Admittance 2s. 6d. children 1s. 3d.

Autre annonce du *Quebec Mercury* du 13 août 1836 :

“Now open at Old Theatre. Late Mr Cole’s Auction Mart, opposite the English Church, which is the only place in the City that could be obtained sufficiently large.

“Sinclair’s original grand peristrepthic or moving *Panorama*, of the *Great Battle of Waterloo*.

"*St. Helena and the Funeral Procession of the great Napoleon*, in twelve different views. The movements are accompanied by a Military Band, and a correct description of each view as it approaches. For particulars see the hand bills. It commences each evening at Eight o'clock. Doors open half an hour previous. Admittance 2 s. 6 d. Children 1 s. 3 d.

"Tickets may be had during the day at Mr Vannovous, Blucher Inn, Old Hay Market.

"To be open every evening in the week except Sunday.
Quebec Mercury du 23 juin 1838:

"Is now open in the upper part of the cut-stone House on the Upper Town Market Place — The collection comprehends upwards of One Hundred and Twenty *Paintings* of different eminent Masters, and the choicest Engravings, 50 having already been refused for one among others. As a whole nothing superior can be found on this continent. The room which is 40 feet long by 30 wide and 24 feet high with a sky-light, will be let on moderate terms for any specials exhibition. — The scenery from the gallery on the roof is not surpassed by any in this city, and a telescope is provided for the visitors, as also a Camera Obscura.

"Hours of admission 10 A. M., to 4 P. M., every day. (Sundays and Holidays excepted).

"Admission 1 s., 3 d., Yearly admission 10s, for a family.

"Quebec, 22d June, 1838."

Quebec Mercury du 26 juin 1838:

"*The Quebec Picture Gallery*. — The public are much indebted to the liberal desire of a gentleman in this city whose devotion to the arts is well known for the first attempt at establishing a picture gallery in Quebec. In the new stone house in the Upper Town Market, the lower part of which is occupied as a dry-good store by Mr Carwell is a spacious apartment, of the following dimensions: length 40 feet, breadth 30, and 24 feet high — as it is lighted by a sky light it is every way adapted for the exhibition of paintings. At present the collection of Mr Legaré is on view in it, with some other paintings which have been sent for exhibition. We do not speak of the several pictures it contains as *chefs d'oeuvres*, but they are generally well chosen paintings, some of them

originals and others after the best masters, and altogether it is well worthy of encouragement. The hours of attendance are from 10 in the morning till 4 in the afternoon, and the price of admittance is 1 s., 3 d., each, or 10 s per annum to subscribers. There is access to the roof of Mr Amiot's house, which is flat and is railed in; the view from it is as a fine a panorama of the city and harbour with the adjoining country as can be imagined. The room, we understand, will be let to artists and others bringing paintings to Quebec wishing to exhibit them for sale."

Quebec Mercury, 4 août 1838 :

"Miss Hill, from London, begs leave respectfully to announce to the nobility and gentry of Quebec, that her Concert of Vocal Music will take place as above, on Thursday evening, August 9th, 1838.

"To commence at Eight o'clock.

"Further particulars will be duly announced.

"Tickets one Dollar each — to be had of Miss Hill, at her residence, 13 St. John street ; at the Gallery ; and at the principal Book Stores and Hotels.

Quebec Mercury, 11 août 1838 :

"On Thursday evening Miss Hill gave her Soirée Musicale, in the Quebec Picture Gallery, in the Upper Town Market-place. The weather was unfavourable as it rained heavily, at intervals, during the evening. A tolerably numerous audience however, assembled, and those who were present expressed themselves warmly in praise of the fair, and unfortunate debutante. We say unfortunate debutante. We say unfortunate, for Miss Hill is deprived of sight, yet she sings with a correctness that is truly astonishing, and manages a sweet, if not powerful voice with great judgment, never attempting flights beyond its compass or giving that unpleasant sensation to the audience occasioned by an overstrained attempt, at what the singer cannot exactly execute. Miss Hill is therefore, in every sense of the words — a pleasing singer. She was assisted by Mr Cope ; of the performance of this gentleman it would not be fair to speak in critical terms ; he apologized to the company on the ground of

severe cold and hoarseness, and, indeed, it was evident that this was not a professional excuse. We do not know if Miss Hill intends to give a second entertainment, but if she does, we can promise our musical friends a very agreeable evening's recreation.

"We congratulate the proprietor of the *Picture Gallery* on the capabilities his apartment has developed as a Concert-room and if, by candle light, the paintings do not appear to the best advantage, many of them were seen in sufficiently good point of view to amuse the attention of the company during the pauses in the musical performance, and no perceptible effect, even on the most delicate lovers the voice was diluted."

Quebec Mercury, 28 août 1838 :

"We understand that the Theatre Royal will be opened on Monday next by Mr Abbott, who is already favourably known to the Quebec public. Miss Ellen Tree is expected here on Friday next and she will appear on the opening of the Theatre in one of her favourite characters."

Quebec Mercury, 6 septembre 1838 :

"Theatre. — Messrs Abbott and Latham are now here with a strong company, the leading Star of which is Miss Ellen Tree who has already appeared in two of her favourite characters. Her debut on the Quebec boards was made in the part of Mrs Haller in the *Stranger*, which she sustained in a very touching manner and in a style peculiarly her own. Last night she appeared as Pauline in the "*Lady of Lyons, or Love and Pride*". This play is by Bulwer and contains some fine passages and some striking incidents but as a whole it is not powerfully written. The character of Pauline does not, we think, give an actress of Miss Tree's great superiority sufficient scope for the exercise of her talents ; yet in her performance, last night, whenever the character permitted her to do so she showed herself a perfect mistress of her profession. Not having read the play we cannot quote particular passages, but the scenes in which we most admired Miss Tree, were the two following ;

that in which she discovers the imposition that had been practised upon her and, after marriage, finds the supposed Prince of Como, to be Claude Melnotte, the poor widow's son. And again when her father having opened to her the desperate state of his affairs, she consents, in order to rescue him from impending bankruptcy, to sign her divorce from Claude and marry Beauseant, who had, to revenge himself for a former refusal, planned the plot by which she had been induced to wed the counterfeit Prince. In both these scenes Miss Tree produced a striking impression upon the audience. To-night this lady appears as Julia in the Hunchback, the play being commanded by His Excellency the Governor General.

“Of the rest of the Company we must speak in favourable terms, and of Mr Latham as a comic actor whose humour though piquant is chaste and free from buffoonery. Amongst the ladies we recognize in Mrs Knight and old favourite with the public of Quebec.

“Mr Abbott appeared in the afterpiece of “The Day after the Wedding”, as Colonel Freelove, and played with his usual spirit; his merits are too well known to call for more particular notice on this occasion.”

Quebec Mercury, 27 octobre 1838 :

“The Amateurs of Quebec who are desirous of opening the Theatre, for the amusement of their friends during the ensuing winter, are respectfully informed that they can be accommodated with the loan of Dresses, &c., at a moderate charge, by applying at 2½ Fabrique Street.

“Quebec, 22d Oct. 1838”.

Le Théâtre du Marché à foin ferma ses portes définitivement en 1839 ou, au plus tard, en 1840.

P.-G. R.

(La fin dans la prochaine livraison).

QUESTION

Connaissez-vous François-Xavier Despointes. D'où venait-il ? Était-il canadien ou français ?

P. à la C.

LA FAMILLE DU CHIRURGIEN LANDRIAUX

Louis-Nicolas Landriaux a été un des colons de marque dont le nom cependant n'est pas dans le dictionnaire Tanguay. Fils de Louis Landriaux et de Marie-Louise Bourdon, il était né à Luçon, en Poitou. Venu à Montréal avec les troupes, il pensionnait, en 1748, chez Théophile Barthe, armurier du roi.

Huit ans après, au mois de juin 1756, attaché à la compagnie de M. de Lusignan en qualité de chirurgien, Landriaux épousait, au Fort Saint-Frédéric, demoiselle Marie-Anne, fille de J.-B. Prudhomme et de Marie-Anne Tessier. Le marié avait 33 ans et sa compagne, 17 ans.

De cette union naquirent vingt et un enfants, tous baptisés à Montréal entre 1758 et 1784 (1).

L.-N. Landriaux, ainsi que son confrère Pierre-Joseph Compain (2) avait hérité du docteur Ferdinand de Feltz du "secret de guérir le chancre" et la *Gazette de Québec* publia, en 1767, le texte d'un certificat de dame Marguerite Ouimet, du Sault-au-Récollet, attestant qu'elle avait été guérie, par maître Landriaux, d'un chancre au front dont elle souffrait depuis trente ans (3).

A une date que nous ne pouvons fixer, mais qui doit remonter à la fin du régime français, Landriaux fut "chirurgien en chef" de l'Hôpital général des Soeurs grises, à Montréal, et il conserva ce poste jusqu'à son décès survenu le 24 août 1788.

On peut croire que le sieur Landriaux devait être particulièrement courtois et zélé, si l'on s'en rapporte à certains testaments reçus par le notaire Louis de Courville.

Le 3 août 1770, Bernard Berger, natif de Toulouse, âgé et malade, cède à celui qui le traitait et pour ses bons soins, la "moitié des héritages" qu'il a en France.

Le 25 janvier 1772, Marin Ozias, âgé de 76 ans, originaire de Toulon, lègue au sieur Landriaux, une partie

(1) Il est possible qu'un autre enfant ait vu le jour au fort S.-Frédéric avant 1758, mais nous n'avons pas ces registres.

(2) Il quitta la médecine pour le sacerdoce, mais continua de soigner occasionnellement. Voir B.R.H. V, 115 et XII, 23.

(3) Ahern, père et fils — "Notes pour servir à l'histoire de la médecine", p. 343.

des immeubles qu'il doit avoir dans et près de sa ville natale.

Enfin, le 4 août 1773, Alexis Viger, natif de Montargis, ancien soldat, fait cadeau au susdit chirurgien des droits successifs qu'il peut avoir.

Inutile d'ajouter que le "chirurgien en chef" n'a pas dû bénéficier de ces legs probablement difficiles à réclamer que lui faisaient des vieillards plus ou moins imaginatifs. Aussi nous ne notons ces actes qu'à titre de curiosité.

Au début de sa carrière, maître Landriaux se vit attribuer, comme à bien d'autres chirurgiens militaires, le sobriquet de *Lalancette* (1) ; il accepta tout d'abord, puis un jour, il suivit la mode du temps et ajouta à son patronyme un nom territorial, celui de DuSourdy. Où puisa-t-il ce mot bizarre ? On l'ignore. Son dernier enfant, né en 1784, fut baptisé sous les vocables de Ignace-Benjamin Landriaux DuSourdy. Quelques enfants du colon conservèrent le surnom, quelques fois en le déformant, puis l'abandonnèrent.

Le plus âgé des fils du chirurgien, Paul-Louis, né en 1758, ordonné prêtre en 1785, décéda curé de Lotbinière en 1812.

Un autre fils, dont la descendance nous est particulièrement connue, se prénomma Antoine-Urbain. Instruit et remarquable calligraphe, il fut trafiquant de fourrures, pour le compte du notoire Thomas Thain (2). En 1787, P.-F. de Rocheblave ayant demandé à Lord Dorchester l'octroi du "grand partage" aussi des concessions près de Toronto, plusieurs voyageurs produisirent des requêtes pour obtenir des terres voisines de celles qui seraient données à M. de Rocheblave. Tous invoquaient, à l'appui de leurs requêtes, diverses raisons plausibles (3).

A la mort de son père (1788), Antoine-Urbain Landriaux réclama, à son tour, une concession de 400 acres

(1) On en gratifiait aussi du sobriquet de *La Sonde*

(2) Les transactions entre Landriaux et Thain eurent lieu surtout en 1821 et 1822.

(3) Voir: Percy J. Robinson: *Toronto during the French régime* pp. 170 - 174.

de terre en récompense des services professionnels que son père avait rendus gratis. Il lui fut accordé 200 acres, ainsi qu'à autres, mais ces octrois ne furent jamais confirmés.

Antoine-Urbain épousa en 1792, Marie-Josephte Hé-nault et il s'établit à la " Rivière à la graisse ", comté de York (1), district de Montréal. De 1812 à 1817, nous le trouvons audit endroit, capitaine de milice et parfois on accole à son nom deux qualités qui jurent apparemment d'être ensemble: "*capitaine de milice sédentaire et voyageur*".

En 1821, Antoine-Urbain était rendu dans la seigneurie Treadwell, ou " New Longueuil ", en Haut-Canada (2), à l'endroit appelé l'Original, et qui a été une ville commerciale florissante lorsque tous les vapeurs atterrissaient à ses quais.

Le forgeron Antoine (fils d'Antoine-Urbain), épousa Rose Bertrand en 1822. Il vécut d'abord à S.-Polycarpe puis émigra à l'Original, ce qui, suivant la tradition, lui permit d'établir sept fils dans la seigneurie Treadwell.

Camille, l'un des sept, succéda à son père, le forgeron Antoine. Sa terre se trouvait à *La Baie*, localité pittoresque. De lui naquit Napoléon. Celui-ci épousa Eugénie Quesnel dont il eut plusieurs enfants, entre autres : Armand, actuellement shérif et greffier du tribunal du comté de Prescott (chef-lieu : L'Original), aussi le docteur Raoul Landriaux qui exerce sa profession à Montréal, la ville où son ancêtre vécut la majeure partie de son existence.

De nos jours, des descendants du chirurgien Louis-Nicolas Landriaux sont disséminés dans plusieurs régions de l'Ontario et du Québec. L'un d'eux devant préparer une généalogie de toutes les branches de cette famille nous lui remettons les notes que nous avons résumées en cet article.

E.-Z. Massicotte

(1) Ce comté comprenait alors Soulanges, Vaudreuil, Deux-Montagnes, etc.

(2) Il y eut donc deux seigneuries "Nouvelle-Longueuil", l'une sur la rive nord du S.-Laurent (P. Q.) et l'autre sur la rive sud de l'Ottawa (P. Q.). Voir à ce sujet l'intéressant ouvrage de l'abbé A. Mandeville sur le centenaire de l'Original.

COSTER DE ST-VICTOR

H. C. demande (XLVII, 718) ce qu'est devenu par la suite J. B. Coster de St-Victor, le compagnon de M. de Puisaye. L'on sait que ce jeune émigré avait, avant de venir au Canada, pris part à la première guerre des Chouans en Vendée. Arrêté en 1797 pour faits de désertion et de fabrication de faux passe-ports il fut condamné à 5 ans de détention, mais il parvint à s'échapper et à passer en Angleterre. Ce fut alors qu'il retrouva M. de Puisaye, son ancien chef dans la guerre des Chouans, et qu'il accepta de le suivre en Canada. Mais on sait combien peu heureuse fut cette tentative de colonisation des émigrés français dans le township de Wyndham. Avec le marquis de Beaupoil de St-Aulaire, Coster de St-Victor fut un des premiers à abandonner la partie. Arrivés en octobre 1798, ils avaient déjà quitté le Haut-Canada quelques mois plus tard, et, en juillet 1799, on les trouve dans le Bas-Canada où ils attendent qu'on leur ait délivré des passe-ports pour retourner en Europe. Durant cette attente qui fut assez longue, ils résidèrent principalement à Berthier.

Coster de St-Victor lui-même paraît avoir quitté Québec pour l'Angleterre le 27 octobre 1799. Il arriva à Plymouth le 6 décembre suivant.

Pendant son séjour en Canada il dut beaucoup à la protection bienveillante de M. de Salaberry, le père du héros de Châteauguay. Je possède la copie photostatique de plusieurs des lettres qu'il écrivit d'Angleterre par la suite à cet ami dévoué. Que l'on me permette de citer un passage de l'une d'entre elles datée de Londres, le 28 mai 1802. Coster y répond précisément à la question posée par H. C.

“Ma dernière lettre a dû vous instruire qu'incontinent après mon retour du Canada Monsieur m'en avoit témoigné son contentement et que je retournois en France au milieu des Royalistes. Je ne pus y arriver que lorsqu'ils eurent, pour la seconde fois, mis bas les armes. Les succès de Brune en Hollande firent refluer sur eux trente

mille hommes qui les surprirent au commencement de leur levée de boucliers et les forcèrent à cette humiliante reddition. Arrivé à Rennes, mon retour n'étant connu que d'un petit nombre d'amis, rien ne m'empêchoit de me mettre au courant de mes affaires personnelles. Après dix ans d'éloignement, j'apprends que ma famille jouit d'une bonne santé, à l'exception de mon père mourant qui n'aspire, avant de quitter ce sol de persécutions, qu'après le bonheur de revoir encore une fois et d'embrasser son fils bien-aimé. Je traverse toute la France et, sans difficulté j'arrive au milieu de ces chers objets de mon affection. Il n'y a qu'un cœur sensible et généreux, tel que le vôtre, qui puisse comprendre combien cette scène fut attendrissante, nous pleurions tous comme des enfants et ces larmes d'une joye délicieuse furent les dernières que mon pauvre père versa.

“ N'étant point du nombre des amnistiés et ne songeant nullement à me soumettre à mes ennemis, ils ont bientôt connoissance de mon arrivée et, quatre jours après, prévenu de leurs dispositions hostiles, je suis forcé de m'esquiver. Condamné à mort il y a cinq ans, signalé comme un homme dangereux, de vieille haines que l'intérêt nourrissoit chez les acquéreurs de mon bien surtout, se réveillent et malgré la feinte modération des gouvernants je suis uourchassé comme dans les tems de la terreur. Ma retraite me dirige sur Paris et à peine y suis-je arrivé que l'explosion de la rue Nicaise, dont sûrement vous avez ouï parler, donne l'alarme dans cette capitale. L'opinion publique accuse les jacobins de cette atrocité et pendant un mois personne ne doute qu'ils en soyent les auteurs. Le Régicide Fouché, ministre de la police, les deffend, les soutient et prétend que ce sont les Royalistes. Il nomme hautement et désigne des coupables. Plusieurs étoient de ma connoissance. N'importe si les preuves sont fausses ou vraies, c'est assez pour moi d'en prévoir les conséquences terribles ; je n'hésite pas et je me jette pour ainsi dire à la traverse entre lui et ceux qu'il vouloit atteindre : je suis même assez heureux pour entraver un moment sa marche astucieuse. Dénoncé par

un enfant, je suis englobé dans cette pittoiable affaire et, si je n'ai pas péri, c'est encore le petit doigt de la Providence qui probablement me réserve pour une meilleure occasion. J'avois l'ordre de ne pas quitter Paris, je m'y cramponne et j'y reste pendant 14 mois; poussé à bout, je me trouve dans l'heureuse position de n'avoir rien à ménager que les personnes qui m'accordaient une hospitalité si dangereuse pour elles. Je me conduis avec toute la prudence possible et quand la fougue des recherches est un peu calmée, je m'adonne à un nouveau genre d'observation.

.....
"Jusqu'à la paix qui vient de se faire, je conservois avec quelques amis l'espoir que l'extrême mécontentement du peuple nous fourniroit l'occasion de déployer dans la capitale même les ailes de l'audace; mais hélas! depuis cette paix et tant que le souffle impur du Corse empoisonnera la France, cet espoir n'est plus que chimérique. Je suis donc ici dans l'attente que des chances qui doivent résulter de la diversité des opinions et des intérêts m'emportent, pour me remettre à la besogne."

S'il fallait en croire cette lettre, Coster de St-Victor n'aurait pas participé lui-même à l'attentat de la rue Saint-Nicaise, c'est-à-dire au célèbre complot de la machine infernale qui manqua Bonaparte, mais tua 10 personnes autour de lui. Il se peut qu'il n'ait pas tout dit.

Des historiens assurent qu'il fut avec Saint-Regent et le fameux Picot de Lomoelan, plus tard moine aux États-Unis, l'un des auteurs principaux de l'attentat, mais il faut reconnaître que cette question reste un problème historique.

Nous avons vu qu'après être resté 14 mois en France, Coster de St-Victor avait de nouveau regagné l'Angleterre en mai 1802. Il y était encore le 21 septembre 1803 alors qu'il écrit à M. de Salaberry: "Il est probable que bientôt je retournerai en France courir de nouvelles chances. Le gouvernement anglais sent la nécessité de sauver l'Europe des fers que lui prépare le pouvoir consu-



laire. J'espère être à la besogne avant un mois.”

Avant la fin de 1803 en effet on le retrouve en France aux côtés de Georges Cadoudal. Moins heureux cette fois que la première, il tomba dans les mains de la police qu'il avait si souvent jouée, et subit son procès en même temps que Cadoudal, le général Moreau, Pichegru et plusieurs autres. Condamné à mort le 10 juin 1804, il fut exécuté le 25 du même mois. “Aucun de ceux qui ont servi la cause des Bourbons, dit l'auteur de la *Biographie Nouvelle des Contemporains* publiée en 1882, n'a montré plus de courage et de dévouement que Coster ; la tête placée sous la hache, il cria encore : Vive le Roi ! à deux reprises”. Il n'avait que 33 ans, étant né à Epinal en 1771.

Au témoignage de Bourienne dans ses *Mémoires*, Coster de St-Victor avait quelque chose de chevaleresque dans la tenue et la manière de s'exprimer. M. Théodore Muret renchérit encore sur cet éloge. “La taille moyenne de Coster, écrit-il dans sa *Vie populaire de Cadoudal*, était svelte et pleine d'élégance ; sa figure réunissait, par un singulier mélange, la douceur à l'énergie. Il était aussi gracieux dans sa personne qu'élégant dans sa parole. Une fois, dans l'ardeur des jeux auxquels se livraient les détenus du Temple, il avait ôté sa cravate et rabattu son col de chemise. — “Vraiment, lui dit un de ses compagnons, tu as le col d'Antinous. — Parbleu, mon cher, répondit Coster en riant, tu as raison de te presser de m'en faire compliment, car dans huit jours on va me le couper”.

On trouve un portrait de Coster de St-Victor à la page 16 du 8^e volume du *Procès de Georges, Moreau et Pichegru*, publié à Paris en 1804.

Aegidius Fauteux

QUESTION

Nous avons dans la province de Québec des familles Lefebvre Descoteaux, Lefebvre Boulanger, Lefebvre Bellefeuille, Lefebvre Villemure. Ces familles ont-elles une origine commune ?

Lef.

D'OU VINRENT LES COLONS AU XVIII^e SIECLE ?

Il a été publié des tableaux rappelant de quelles provinces de France provenaient les colons venus au Canada avant 1700. Pour faire suite nous avons commencé une liste semblable des colons arrivés durant le XVIII^e siècle.

Dans ce relevé, nous songions à nommer les célibataires des deux sexes, les immigrants mariés et leur progénitures. Diverses causes nous empêchèrent de réaliser cette nomenclature. L'idée cependant était dans l'air, car il nous vint alors une collaboration inattendue. Notre bon ami, Louis-Honoré Cantin, folkloriste et généalogiste enthousiaste qui avait réuni une forte collection des généalogies publiées, nous soumit un projet ressemblant au nôtre. Examen fait des difficultés de la tâche, aussi des frais de publication, il fut décidé de se borner à dresser, d'après Tanguay surtout, une liste des colons qui se marièrent ici, entre 1700 et 1765 ; d'établir autant que possible, quelles anciennes provinces de France ou contrées d'Europe était le pays natal de chacun d'eux ; enfin, de résumer en un tableau sommaire, le chiffre de colons fournis par chaque région.

C'est le résultat de ce dernier travail que nous offrons ci-après. Sans doute, il est imparfait, il y a des lacunes, nous n'avons pu tout voir et Tanguay n'a pas toujours été correctement renseigné. Quand il prépara la seconde partie de son dictionnaire, partie plus difficile, six fois plus considérable que la première, bien des registres paroissiaux lui furent inaccessibles ; en d'autres cas, des officiants n'avaient consigné que des renseignements insuffisants, quand ils ne les avaient même pas tout à fait omis.

Des historiens ont répété que la majorité des Canadiens français descendaient des colons qui fondèrent des foyers avant 1700. Sans vouloir attaquer cette assertion, ne faudrait-il pas comparer les listes complètes des colons venus dans l'un et l'autre siècle, aussi le nombre de

rejetons auxquels ils donnèrent naissance avant de se prononcer ?

En tout cas, pour cette fois, nous ne faisons qu'indiquer de quelle province de France ou de quel autre pays arrivaient les immigrants qui prirent femme au Canada, de 1700 à 1765.

Pourquoi empiéter sur le régime anglais et inclure les années 1761 à 1765 ? Parce que dans cette période des soldats, des artisans, des engagés domiciliés chez nous avant la capitulation finale, préférèrent rester dans leur pays d'adoption et épouser des Canadiennes.

Rapport des provinces (1700-1765)

Alsace (17) — Lorraine (99)	
Luxembourg (14)	
Angoumois	120
Anjou	56
Artois	80
Aunis	25
Aunis en Poitou (Ile de Ré)	140
Auvergne	13
Béarn	47
Beauce	14
Berry	37
Blaisois	31
Bourbonnais	14
Bourgogne	9
Bresse	71
Bretagne	4
Brie	265
Champagne	7
Comtat	119
Dauphiné	5
Flandre	70
Foix	30
Franche-Comté	2
Gasgogne	81
Guyenne	151
	180

Guyenne-Agenois.....	31
Hainaut.....	16
Ile-de-France.....	67
Languedoc.....	159
Limousin.....	53
Lorraine.....	99
Lyonnais.....	54
Maine.....	47
Nivernais.....	5
Normandie.....	350
Orléanois.....	26
Paris.....	334
Périgord.....	30
Picardie.....	76
Poitou.....	205
Provence.....	65
Quercy.....	10
Roussillon.....	15
Saintonge.....	180
Savoie.....	14
Touraine.....	45
Venus de France, mais on ignore de quelle région.....	38
	<hr/>
	3490

Venus d'autres pays :

Allemagne, Autriche-Hongrie.....	27
Angleterre, Ecosse, Ile Jersey et Malte.....	40
Antille et Terre-neuve.....	7
Belgique - Flandre, Hollande et Suède.....	35
Espagne et Portugal.....	12
Irlande.....	44
Italie.....	21
Nouvelle-Angleterre.....	13
Suisse.....	15
	<hr/>
	214

Grand total : 3704.

Il est certain qu'après révision complète du dictionnaire Tanguay, il sera possible d'ajouter aux chiffres ci-dessus.

E.-Z. Massicotte

LE CHIRURGIEN PIERRE MALIDOR

Pierre Malidor était probablement passé dans la Nouvelle-France comme chirurgien à bord d'un vaisseau marchand.

En tout cas, dans l'hiver de 1689-1690, Malidor se trouvait à Québec et comme il était sans le sou il crut qu'un bon moyen de se créer des ressources serait de contrefaire les cartes du trésorier de la marine, le sieur Petit de Verneuil.

Malidor imita assez habilement onze cartes de quatre livres chacune qu'il échangea pour de l'argent monnayé, ce qui lui rapporta quarante-quatre livres.

Quand les parties lésées présentèrent leurs cartes au trésorier de la marine, on constata la supercherie et Malidor fut arrêté.

Le procès du chirurgien Malidor fut fait par le lieutenant-général de la Prévôté de Québec, M. Chartier de Lotbinière. Il fut trouvé coupable et l'affaire fut référée au Conseil Souverain pour la condamnation.

Le Conseil Souverain rendit son jugement le 7 mars 1690. Malidor fut condamné " d'être battu et fustigé, nu, de verges, sur les épaules, par l'exécuteur de la haute justice, à la porte du Palais, de celle de la paroisse Notre-Dame (cathédrale) et aux carrefours et lieux accoutumés, en chacun desquels il devait recevoir six coups de fouet." De plus, Malidor devait restituer le prix des cartes contrefaites, payer une amende de dix livres à Sa Majesté et servir par force pendant trois ans, à plus de soixante lieues de Québec.

La sentence fut exécutée le même jour par le bourreau Jean Rattier. Malidor, après avoir reçu les coups de fouet fixés par la sentence du Conseil Souverain, fut ramené en prison, en attendant d'aller servir de force l'habitant qui consentirait à accepter ses services.

Nous ignorons ce que devint ensuite le chirurgien Malidor. Il repassa probablement en France.

REPONSE

Antoine Rod, professeur de danse à Québec (XLII, p. 681). — Le professeur de danse Antoine Rod était le fils de Pierre Rod (Rodde) et de Thérèse Brigitte Alain qui se marièrent à Lorette le 19 avril 1762. Antoine, naquit à cet endroit et il fut baptisé le 7 septembre 1763. Pierre, né en 1735, était le fils d'Antoine et de Jeanne Serisié.

Le 30 avril 1764, Antoine Rod, ce dernier, le grand-père du professeur de danse, présenta à MM. Cramahé et Panet, un bordereau du papier monnaie qu'il avait en sa possession. Il se nomme Antoine Rod père. Au mois d'août de l'année suivante, il est élu sous-bailli à Québec. En juin 1771, son fils Pierre est élu bailli à l'Ancienne-Lorette.

L'annonce de l'école de danse d'Antoine Rod apparaît dans la *Gazette de Québec* à partir de l'automne 1797, jusqu'à celui de 1820. Pendant la période de la guerre de 1812, les leçons semblent avoir été suspendues car pour les années 1812, 1813 et 1814, l'annonce n'est pas publiée. Nous trouvons Antoine Rod dans la milice de la ville de Québec du 21 octobre au 29 décembre 1812. Malheureusement, nos listes de milice sont incomplètes et il est impossible de le retrouver en 1813. Le 7 juin 1814, il s'engage pour travailler à la construction du bateau numéro 3, à Kingston, pour la défense du lac Ontario, en qualité de charpentier et menuisier.

Entre 1797 et 1820, il demeura sur la rue Saint-Pierre ; et en 1811 on mentionne le numéro 31.

Le 19 juillet 1800, il fut nommé constable pour la ville de Québec, poste qu'il occupa jusqu'en 1806. A plusieurs reprises on le dit constructeur de moulin (millwright).

Lucien Brault

L'HERMITE DE L'ILE SAINT-BARNABÉ

M. J.-C. Taché, dans les *Soirées Canadiennes* de 1865, et Mgr Charles Guay, dans ses *Chroniques de Rimouski*, ont raconté l'histoire de l'hermite de l'île Saint-Barnabé.

Bien avant M. Taché cependant, Montcalm avait mentionné l'hermite de Saint-Barnabé. Dans son *Journal*, à la date du 6 mai 1756, alors que le navire qui le menait à Québec, était mouillé près de l'île Saint-Barnabé, il écrit :

“ L'île Saint-Barnabé a une lieue et un quart de long, elle est de la dépendance de la seigneurie de Rimouski, et elle est habitée par un gentilhomme breton des environs de Morlaix, qui, par singularité ou dévotion, y mène la vie d'un ermite, et se sauve même dans les bois, si on cherche à l'aborder lorsque les bâtiments y mouillent.”

Où Montcalm a-t-il pris que l'hermite de Saint-Barnabé était des environs de Morlaix ? Aucune chronique du temps ne le dit.

Dix ans après Montcalm, madame Brooke, dans son roman *History of lady Montague*, parle à son tour de l'hermite de Saint-Barnabé. Un de ses personnages, Ed. Rivers écrit à une de ses amies d'Angleterre :

“ De l'île Barnabé, le 13 octobre.
“ La singulière visite ! Je viens de voir un hermite qui a vécu soixante ans seul dans cette île. Je l'ai abordé avec une forte prévention contre sa personne & son genre de vie : cet état, le plus contraire à la nature, selon moi, est si éloigné de mes idées qui se rapportent toutes à la société, que je n'avois pas grande opinion d'un hermite. Si j'étois un tyran & que je voulusse punir quelqu'un qui m'eût déplu, je ne trouverois rien de plus cruel que de le priver des douceurs de la société & de lui interdire tout commerce avec ses semblables.

“ Je suis sûr que je ne vivrois pas un an seul ; je souffre même de ce degré de solitude qu'on éprouve sur mer, dans un vaisseau. Le premier plaisir que je ressentis en arrivant en Amérique, fut d'apercevoir des traces d'habi-

tation humaine; le premier homme, la première maison, le premier feu Indien dont je vis la fumée s'élever au-dessus des arbres, me transportèrent de joie: je sentis alors toute la force de ces liens qui nous unissent les uns aux autres, de cette sociabilité à laquelle nous devons notre bonheur sur la terre.

“ Revenons à mon hermite: son air m'a d'abord réconcilié avec lui; c'est un vieillard d'une taille avantageuse, quoiqu'il soit un peu voûté, avec une barbe & des cheveux blancs comme neige; son regard annonce un homme qui a connu un sort plus doux, & toute sa personne respire la bienveillance. Il m'a reçu avec cordialité, m'offrant les fruits qu'il avoit, du lait frais & de l'eau qu'il a puisée lui-même à une petite source auprès de sa maison.

“ Après quelques momens d'entretien, je lui ai témoigné combien j'étois surpris qu'un homme d'un naturel doux & humain, dont il venoit de me donner des preuves, mit son bonheur à fuir les hommes; & sans attendre sa réponse je lui ai parlé sur ce sujet avec une effusion de coeur qu'il a supportée avec une attention & une douceur angélique.

“ Vous avez raison, m'a-t-il dit poliment; vous me semblez avoir un coeur sensible aux malheurs d'autrui. Mon histoire est courte & simple: j'aimai la plus aimable des femmes, j'étois aimé. L'avarice de nos parens qui avoient sur nous des vues intéressées, s'opposa à une union d'où dépendoit notre bonheur. Louise, ma chère Louise, vivement sollicitée d'épouser un homme qu'elle détestoit, me proposa de nous soustraire à cette tyrannie; elle avoit un oncle à Québec, auquel elle étoit chère. Les déserts du Canada, me dit-elle, nous offrent un azile que notre patrie nous refuse. Nous nous mariâmes secrètement & nous partîmes. Notre voyage ne fut point heureux; je fus obligé de relâcher sur la rive opposée pour aller chercher des rafraîchissemens pour ma chère Louise, qui souffroit; je revenois plein de la pensée consolante d'obliger ce qu'on aime, lorsqu'une tempête, qui s'éleva tout-à-coup, me força de chercher un abri dans

cette baie. La tempête augmenta, j'étois dans des transes inexprimables. Le vaisseau, que je n'avois pas perdu de vue, secoué par les flots, étoit incapable de résister à leur violence. L'équipage se jeta dans la chaloupe; ils eurent l'humanité de prendre avec eux l'aimable objet de ma tendresse. Ils faisoient force de rames pour atteindre l'abri que j'avois gagné, chaque flot qui les arrêtoit étoit un trait qui me perçoit le coeur. J'étois sur la dernière verge d'eau, les yeux fixés sur eux, les bras étendus pour les recevoir. J'adressois au ciel les voeux les plus ardents, lorsqu'une vague immense couvre la chaloupe; j'entends un cri général, je m'imagine même avoir distingué la voix de Louise. La barque reparoit, ils redoublent d'activité, une seconde vague — je ne les vois plus.

“Jamais ce terrible spectacle ne s'effacera de ma mémoire. Je tombai immobile sur le rivage, dans la plus cruelle agonie. Rendu à la vie, le premier objet qui s'offrit à mes yeux, fut le corps inanimé de Louise que la mer avoit jeté sur le sable pour me donner la triste consolation de lui rendre les derniers devoirs. Ce tombeau renferme tout mon bonheur, & m'attache à cette terre sauvage; plein de ma douleur je fis voeu d'y attendre le moment qui me rejoindroit à celle que j'aimai. Tous les matins près de sa cendre froide, je plains son sort, & conjure le ciel de hâter l'instant de notre réunion. Je sens que nous ne serons plus long-temps séparés, bientôt je la retrouverai pour ne la plus quitter.”

“En prononçant ces derniers mots, sans faire attention qu'il n'étoit pas seul, il s'est avancé précipitamment vers un petit oratoire qu'il avoit élevé sur le rivage près du tombeau de son épouse; là je l'ai vu se jeter à genoux, & respectant sa douleur je me suis retiré.

A sept heures du soir.

“Je pense encore à ce pauvre hermite; j'ai fait seul cette triste visite, madame Des Roches & sa compagnie ne se sont pas souciés de m'y accompagner. Je ne saurois approuver son voeu, ni sa fidélité à le suivre; cependant le motif l'excuse & le rend même précieux à mes

yeux. La dévotion seule est capable de répandre un baume salubre sur les plaies que l'amour a faites. L'âme affaiblie, consumée par les feux de la tendresse, n'est pas susceptible de guérison par les remèdes ordinaires.

“ La conversation de ce vieillard n'étoit point celle d'un solitaire; je lui ai trouvé les grâces d'un esprit cultivé dans la société. Il a paru charmé de l'intérêt que j'ai pris à son sort: je voulois lui faire un présent, mais il ne reçoit rien.

“ Un vaisseau fait voile pour l'Angleterre; Madame Des Roches a la bonté d'y envoyer cette lettre. Nous retournons demain chez elle.

“ Adieu ! Lucie; tout à vous,

Ed. Rivers

Inutile de dire que tout ce que met ici madame Brooke sous la plume de Éd. Rivers est de la pure fantaisie. Elle a transformé en un vulgaire roman d'amour l'histoire si simple et si pure de l'hermite de l'île Saint-Barnabé. Toussaint Cartier, d'après tout ce que nous pouvons voir, ne s'était établi dans l'île solitaire de Saint-Barnabé que “ pour y faire son salut.”

QUESTIONS

Quel est le véritable sens de l'expression champ du potier ? Pouvez-vous me donner l'origine de cette expression ?

Mtre

Je possède copie de l'acte de sépulture suivant :

“ L'an mil sept cent trente huit, le cinquième jour du mois d'avril, est décédé dans ce fort Beauharnois, à La pointe à La chevelure, le Sr François Xavier Despointes, garde magasin pour le Roy du dit poste, âgé de vingt cinq ans, après avoir reçu son viatique. Son corps a été inhumé avec les cérémonies accoutumées dans le cimetière du dit Fort Beauharnois, le sixième jour du dit mois et an que dessus.” Quel est ce Despointes ?

LE RÉVÉREND JOHN OGILVIE

M. James J. Talman, dans le *Bulletin* de novembre 1936, apporte des arguments montrant que le révérend John Ogilvie était à Montréal de 1760 à 1763. Je voudrais confirmer ses dires et prouver les allers et venues de ce révérend entre les années 1760 et 1764. Pendant cette période, il se rendit nécessairement aux endroits où il a baptisé des enfants et où il a daté ses certificats. Le registre des baptêmes de l'église "Trinity", de la ville de New-York, prouve que Ann Carr a été baptisée à Verchères le 23 novembre 1760. C'est la première entrée canadienne qu'on y trouve. Cet enregistrement démontre également que le révérend John Ogilvie obéit sans délai aux ordres d'Amherst de se rendre à Montréal, ordres mentionnés par Ogilvie lui-même dans sa lettre d'Albany du 14 octobre 1760.

Au commencement de février 1761, il est à Montréal; avant la fin du mois, il se rend à Varennes, à Verchères et à Sorel. Il revient ensuite à Montréal et y demeure jusqu'au 24 mars. Aucun baptême n'est enregistré entre cette date et le 10 mai alors qu'il y baptise Elizabeth Robeson. Pendant l'été, il se rend jusqu'à L'Assomption. Il passe l'automne et l'hiver à Montréal et il y baptise, en moyenne, quatre enfants par mois jusqu'au 21 janvier 1762. Vingt-quatre baptêmes sont enregistrés du 1er mars au 18 septembre. La période suivante, de trois mois, s'écoule sans aucun enregistrement de baptême. Pendant l'hiver de 1762-63, il remplit ses fonctions dans le district de Montréal. Vers la mi-janvier 1763, on le rencontre à Boucherville et à Chambly.

Nous pouvons ainsi suivre les déplacements du révérend John Ogilvie dans ce district jusqu'au 8 août 1764. Le nom d'Ogilvie n'apparaît pas dans le recensement de 1765 pour le district de Montréal.

Je crois même que sa famille demeurait également à Montréal parce que le 29 août 1762, il baptise sa fille Catherine à cet endroit et le 17 juin 1764, une seconde fille, Margaret. Sa femme se nommait Catherine Susan Symes.

Lucien Brault

LA FAMILLE MARCOUILLER

Pierre Marcouiller, le fondateur de cette famille au Canada, venait de la Saintonge, patrie de Champlain, l'illustre fondateur de Québec. Né à Ténac, au diocèse de Saintes, en Saintonge, du mariage de Pierre Marcouiller et d'Anne Couturier, il passa dans la Nouvelle-France dans les dernières années du régime français.

Pierre Marcouiller épousa, à Deschambault, le 26 février 1759, Marie-Josephite Grégoire, fille de Jean-Baptiste Grégoire et de Marie-Josephite Chapelin.

Marcouiller était arpenteur de profession mais il s'occupa plutôt de la culture de la terre à Yamachiche où il décéda le 12 avril 1804, à l'âge de 73 ans.

Du mariage Marcouiller-Grégoire naquirent douze enfants, huit garçons et quatre filles.

Les descendants de Pierre Marcouiller se sont perpétués surtout dans la région des Trois-Rivières, à Yamachiche, dans la ville des Trois-Rivières, à Saint-Barnabé, à Saint-Léon, à Saint-Sévère, à Saint-Paulin, etc., etc. Une branche de la famille Marcouiller s'établit dans les Cantons de l'Est. Plusieurs Marcouiller prirent aussi le côté des Etats-Unis et ont fondé des familles à Manchester, etc, etc. Espérons qu'elles ont conservé la langue française et la religion catholique.

On trouvera une généalogie de la famille Marcouiller dans l'ouvrage de Mgr Duguay, *Cinq généalogies*, etc, publié aux Trois-Rivières, en 1923.

QUESTION

En 1762, Louis-Marie Boileau de Richebourg signe à l'acte de mariage de son ami Jean-Baptiste Lebrun de Duplessis, à Québec (12 octobre 1762. Ce Boileau de Richebourg était plutôt de Montréal. Il avait épousé, à Montréal, le 9 février 1756, Louise-Céleste Lefebvre Du Chouquet. Ce Boileau de Richebourg est-il mort ici ? A-t-il laissé des descendants ?

R. O. P.

LA CHUTE DE QUÉBEC ANNONCÉE A LONDRES

Un journal d'Ottawa nous apprenait récemment que l'Archiviste intérimaire du Dominion avait obtenu un jeu d'échecs en ivoire ayant appartenu au colonel Hale, officier servant sous Wolfe à Québec, et présumant que ces deux officiers avaient fait la partie ensemble. On marquait aussi que Hale avait été le messager chargé de porter à Londres la nouvelle de la prise de Québec, mais on ne dit pas sur quoi l'on se base pour cette déclaration. Le quotidien d'Ottawa n'en souffle mot. Nous remarquons que c'est le troisième nom que nous rencontrons comme Exprès de la fameuse nouvelle. A notre avis, un seul homme a dû avoir cette mission.

Nous avons relevé dans le *Burke's Peerage*, etc. et communiqué au B. des R. H., dans le temps, c'est à dire il y a quelques années, que Sir James Douglas de Springwood, premier baronnet du nom, officier de marine, fut nommé chevalier comme récompense pour avoir apporté à Londres la dépêche annonçant la reddition de Québec. Le *Burke's Peerage* met un soin particulier à la rédaction de ses notes généalogiques et l'on peut y ajouter foi.

L'on a annoncé par ailleurs que James Cuthbert, officier figurant au siège de Québec, a été celui qui fut l'heureux Anglais messager de la glorieuse nouvelle à la Cour de St. James. Mais nous n'avons pas vu encore sur quoi l'on se base pour approuver cette déclaration.

Puisque ce nom de Cuthbert arrivé ici à la pointe de notre plume, consignons une note qui nous semble inconnue au Canada. James Cuthbert, ci-devant du soixantième régiment et seigneur de Berthier, eut, au moins, une fille : Julia-Anna qui épousa le 15 avril 1846, Sir Siméon-Henri Stuart, sixième baronnet du nom. Elle mourut le 10 janvier 1846 (voir *Burke's Peerage*, article *Stuart*).

Régis Roy